

RACONTER LES MIGRATIONS AUTREMENT

ENVOL DES
CIGOGNES N°41



La lettre aux adhérents et sympathisants du Grdr
n°41- Février 2025

Sommaire

- L'éditorial, de Marie-Jo Bernardot (p. 3)
- Quand le Grdr s'intéresse aux récits des parcours migratoires individuels, interview croisée de Jonathan Stebig et Oumou Diallo (p. 5)
- S'engager pour « panser » ses liens, avec Aminata Fofana Goïta (p. 10)
- Récits de parcours de migration en France et en Mauritanie, avec Marie-Clémentine Diangana, Paul Fogou et Moussa Macalou (p. 13)
- Impressions de Camille Saiseau, réalisateur du documentaire Sankofa (p. 17)
- Nos ressources pour raconter les migrations autrement (p. 21)
- L'actualité du Grdr par son président (p. 22)

L'Envol des Cigognes est rédigé par un groupe d'adhérents ou de personnes ressources au Grdr. Les propos ou écrits n'engagent que les auteurs et ne peuvent être considérés comme une prise de position de la part du Grdr.

L'EDITORIAL

Par Marie-José Bernardot, membre du bureau du Grdr

Raconter « sa » migration, pour quoi faire ?

Les statistiques annuelles de l'INSEE permettent de connaître précisément les données de l'immigration, de l'asile, et l'importance de la diversité de la France (7,5 millions d'immigrés, près de 8 millions de descendants d'immigrés- dont un sur 2 a un parent non immigré).

Pour autant, les préjugés et la méconnaissance prospèrent en France comme ailleurs: les « fake-news » (informations fausses), accréditent l'assimilation des étrangers et des minorités « visibles » à des délinquants, des personnes qui refusent de s'intégrer. Cela nourrit la

montée des thèses d'extrême droite, telles que la « préférence nationale », désormais largement partagées par les droites. Face à ce danger, des initiatives de « fact-checking » (vérification des faits) ont vu le jour (media, associations) pour détecter les « fake » et diffuser une information vérifiée.

Hélas, les infox se répandent 10 fois plus vite que les informations vérifiées et l'efficacité des actions de lutte contre les préjugés se révèle insuffisante (bien que nécessaire). Une autre approche, complémentaire, s'est développée depuis quelques années, à travers des reportages, des films (cf « l'histoire de Souleymane »), des podcasts. Il s'agit ici de collecter des récits, des histoires de vie rapportées par ceux-là mêmes qui les ont vécues: immigrés âgés, jeunes, femmes et hommes qui ont tenté « l'aventure », ont décidé de quitter leur pays à la recherche d'une vie meilleure, ou pour fuir des conflits, des violences familiales ou des persécutions. Cette immigration est bien différente de ce qu'elle était il y a 30 ou 40 ans. Aujourd'hui la majorité des arrivants sont des femmes et la plupart des nouveaux immigrés sont diplômés du secondaire.

Pour autant, ils traversent des épreuves souvent bien pires que celles de leurs aînés pour arriver en Europe. Les routes de la migration sont devenues beaucoup plus dangereuses. Les Etats de transit, pas toujours respectueux des droits de l'Homme, sont souvent financés par l'UE ou certains pays comme l'Italie pour intercepter ces personnes en migration, obligeant les candidats à prendre plus de risques et à mettre leurs vies en danger.



Et ceux qui arrivent au terme de ce parcours du combattant, rencontrent souvent des difficultés accrues pour s'adapter, s'y retrouver dans le maquis des administrations et des procédures d'une France où les guichets sont remplacés par des échanges numériques et les visas de séjour sont toujours plus restreints.

Prendre le temps de donner la parole à ces personnes, les écouter avec attention, c'est conférer une valeur à leur expérience, à leurs choix, à leurs souffrances comme à leurs victoires pour ne plus les réduire à la catégorie administrative de « migrants ». Il importe aussi de transmettre ces récits à des publics qui

ignorent la réalité de ces vécus, faute d'avoir dans leur entourage, leur quartier, des relations, des amitiés avec ces personnes venues d'ailleurs. S'adresser à la sensibilité des gens, partager des émotions seront (peut-être) plus efficace que d'en appeler à leur raison via des statistiques...

La diffusion de ces récits est essentielle si l'on veut atteindre un large public, au-delà des citoyens initiés et des militants convaincus, -et ainsi participer à la lutte contre les idées de l'extrême droite-.

L'enjeu est alors de s'en donner les moyens. Le Grdr y contribue via différents canaux évoqués dans ce numéro de l'Envol.

Quand le Grdr s'intéresse aux récits des parcours migratoires individuels

Entretien avec Oumou Diallo et Jonathan Stebig

Oumou Diallo, chargée de mission Double Espace /Sahel et Jonathan Stebig, responsable de la Direction France, répondent aux questions de l'Envol des Cigognes.



Pourquoi le Grdr s'intéresse-t-il à la question des "narratifs" ou plus simplement des récits de personnes immigrées, en migration ou exilées ?

Oumou Diallo :

“Le Grdr a une bonne connaissance des diasporas à travers les actions collectives qu’il mène avec elles, mais nous pensons aujourd’hui qu’il est essentiel de faire mieux connaître les parcours migratoires de ces hommes et de ces femmes qui ont décidé de “faire l’aventure”, quitter leur pays avec des motivations diverses : retrouver leur famille, fuir une persécution, avoir une “vie meilleure”....

En s’enracinant en France, ces hommes et ces femmes, partis seuls ou en famille, tissent des fils plus ou moins épais entre “ici et là-bas” sans jamais renoncer à leurs liens avec leur région d’origine. Ces vies entre ici et là-bas méritent un récit.

C’est une des missions du Grdr, après tant d’années de travail avec les diasporas, de se faire le porte-voix des parcours de migration qui produisent des solidarités sur le double-espace.”

Jonathan Stebig :

“Je rejoins Oumou sur la nécessité d’accorder plus d’attention aux personnes et à leurs trajectoires. Dans les débats contemporains sur les migrations, il y a une tendance à vouloir combattre les idées reçues en s’appuyant sur des données tangibles, objectivées et scientifiquement prouvées. Mais nous faisons aujourd’hui collectivement le constat des limites de cette approche qui n’a malheureusement qu’une faible portée.

Il est nécessaire de contribuer à l’émergence de récits, centrés sur les individus, leurs trajectoires, et de raconter une autre histoire des minorités, des migrations et des mobilités, qui investit le terrain du sensible et de l’émotionnel.

Dans le projet “Opportunities”, nous avons travaillé les récits autour de trois aspects: les motivations ou déterminants du départ, le trajet et l’intégration, en tenant compte des stratégies et tactiques développées par les personnes, et les mécanismes de solidarité qu’elles ont pu mobiliser. Ce travail de collecte a ensuite donné lieu à un film issu des 30 entretiens individuels.

Comme le dit Baptiste Beaulieu dans son livre «les gens sont beaux»: «chaque corps a une histoire, et quand tu connais l’histoire de quelqu’un, ça devient beaucoup plus difficile de se moquer de lui». C’est ce que nous essayons modestement de faire ici.”

Quelles méthodes utilisez-vous pour recueillir ces récits et comment peuvent-ils être représentatifs des centaines de milliers de personnes concernées ?

Oumou Diallo :

“Dans le cadre d’un programme qui s’appelle « Maîtrise et l’adaptation des villes intermédiaires au Sahel » ou « MAVIL », le Grdr a entrepris, en partenariat avec RP Médias, un média de la diaspora africaine en France, de réaliser un podcast sur les parcours migratoires de personnes ressortissantes du Sénégal, du Mali et de la Mauritanie.

Plusieurs épisodes de ce podcast qui est actuellement en cours de



finalisation et qui sera diffusé prochainement viennent des enregistrements entre 2023 et 2024 des histoires de vie de ces personnes en migration ou immigrées, dont les parcours dans leur diversité produisent ces interactions, échanges et tissent ce double espace entre ici et là-bas.

Ils ont été construits sur le modèle du storytelling, un format qui permet à nos témoins de s’exprimer librement sur les moments de leurs vies qu’ils ont souhaité nous raconter comme des étapes clés de leurs parcours. Ainsi à travers le podcast « Tunga » qui signifie « Odyssée » ou encore aventure en bambara, nous avons pu interviewer une dizaine de jeunes étudiants étrangers arrivés récemment, des responsables associatifs, des entrepreneurs. On a par exemple donné la parole à Mamadou Bathily, figure essentielle de la diaspora malienne en France, qui est à l’initiative de la création de plusieurs mouvements associatifs de la diaspora malienne, principalement originaire de la région de Kayes.

Ces récits de vie ne sont pas pour autant “représentatifs” des centaines de milliers de personnes en migration et ce n’est pas notre ambition. Nous souhaitons juste mettre en évidence la diversité de ces aventures migratoires, leurs complexités, leurs aléas, et donner de la place à la subjectivité des personnes qui acceptent de se raconter, ce qui n’est pas exercice facile.

Les parcours de vie en migration ne sont ni linéaires, ni anecdotiques. Ils sont pleins de rebondissements et animés par des passions et des réalités variées. On ne peut pas envisager de classer ces femmes et ces hommes seulement à travers leur parcours migratoire : il faut aller plus loin et leur donner la parole.”

Jonathan Stebig :

“Le but n’est effectivement pas d’être représentatif, mais plutôt de montrer l’hétérogénéité des parcours et des histoires. C’est en additionnant ces singularités qu’on évite de tomber dans l’“essentialisation” des déterminants migratoires qui expliquerait de manière binaire et schématique l’articulation entre une cause absolue qui produirait des conséquences et serait la raison essentielle de nos maux.



Nous travaillons le recueil des récits autour d'un principe central, la notion de « partenariat ». Nous accordons un soin réel à ne pas instrumentaliser la parole des personnes enquêtées pour servir nos propres intérêts ou points de vue.

Dans le cadre de ce projet de recherche autour des "narratifs" (récits de vie), il nous paraît important de construire nos relations avec les personnes interviewées en apportant en parallèle des réponses concrètes à leurs besoins. Il ne s'agit pas de demander aux individus de partager leurs mots, leurs vulnérabilités, leurs besoins, sans y apporter une réponse. L'offre de service du Grdr en matière d'accès aux droits, d'emploi, d'entrepreneuriat, d'accès aux soins, nous permet d'être dans une relation partenariale où les personnes sont intégrées comme des partenaires, avec des intérêts respectifs qu'on doit honorer des deux côtés."

Des ressources littéraires concernant les parcours migratoires et la transmission de la mémoire

- Gauz, Debout-Payé, Le Nouvel Attila, 2014.
- Diadié Dembelé, Deux Grands Hommes et demi, JC Lattès, 2024.
- Cheikh Hamidou Kane, L'Aventure ambiguë, 10/18, 2003.
- Sami Tchak, Place des fêtes, Gallimard, 2001.
- Rachid Benzine, Le silence des pères, livre de Poche, collection Points, 2024.

Quels impacts attendez-vous de ces actions sur les personnes elles-mêmes et sur l'opinion publique concernant l'immigration en France dans le contexte actuel du débat public ?

Oumou Diallo :

“Nous espérons d’abord qu’à travers l’intérêt qu’on témoigne à leurs parcours, ces personnes le plus souvent “invisibles”, discriminées, réalisent qu’elles sont importantes et l’intérêt de ce qu’elles apportent et ont apporté à la France et à leur pays d’origine. C’est un aspect difficile à valoriser aujourd’hui. Pourtant il est bien réel et nécessaire. Ces personnes qui ont fait le choix ou ont été contraintes à l’exil, qui ont eu à s’adapter, à s’insérer dans des pays de transit puis d’installation, sont à l’origine d’un enrichissement historique, culturel, économique qui est colossal et qui est peu perçu et encore moins valorisé, dans les pays d’origine et dans les pays de vie.

Ils sont aussi à l’origine d’innovations, de créations, qui leur ont permis, en fonction des époques, d’entretenir ces liens impalpables entre ici et là-bas. Ils ont produit des enrichissements linguistiques, des apports culturels qui illustrent la devise du Grdr “les migrations tissent et métissent les territoires».

Mais, à moins de devenir un « héros », une personne d’exception par un parcours artistique, sportif, politique... les vies des centaines de milliers de personnes en migration ou immigrées sont invisibilisées et leur mémoire est passée sous silence.

C’est pourquoi, nous souhaitons d’abord rendre à leurs parcours toute la reconnaissance qu’ils méritent et qu’eux-mêmes en perçoivent la richesse et l’importance de le faire connaître.

Les enregistrements de ces témoignages sont souvent chargés émotionnellement parce qu’ils invitent les personnes à revivre des moments de leur vie qui peuvent être difficiles et dont le deuil n’a pas nécessairement été fait. Elles en supportent seules la charge, parfois depuis plusieurs décennies. Je pense à deux citations recueillies au cours de ces entretiens : « partir en exil, c’est accepter de vivre la mort de ses proches à distance, alors on ne les enterre jamais

vraiment et ils continuent à errer dans nos mémoires comme des fantômes » ou encore « la création de mon association, c’est un peu comme essayer de me racheter, je paye la dette de mon départ alors qu’il y avait tant à faire chez moi ». Ce sont des témoignages douloureux.

Ce podcast est aussi un devoir de mémoire et de transmission générationnelle au sein même des diasporas. Au sein des familles, on constate parfois un manque d’intérêt, une difficulté à communiquer, un silence pudique, qui peuvent empêcher les enfants de découvrir les parcours de leurs aînés. Nous voulons les inviter à questionner et se questionner sur leur héritage migratoire.

Plus largement, nous souhaitons proposer un regard différent sur les migrations, pour apporter notre pierre à la construction de la tolérance et pour lutter contre le rejet de l’autre dans notre société.”

Le programme OPPORTUNITIES

Le Grdr est membre du consortium du programme OPPORTUNITIES, un projet de recherche mené dans 9 pays d’Afrique et d’Europe pour rétablir un dialogue équitable sur la migration et mieux faire entendre la voix des principales concernées : les personnes migrantes. Pourquoi quitte-t-on son pays, ses amis, sa famille ? Par où passe-t-on ? Quels sont les dangers que l’on rencontre ? Qu’est-ce qu’on apprend et quelles forces tirons-nous de ces parcours migratoires ? Le programme Opportunities remet la parole de ceux qui ont choisi ou qui ont été contraints à l’exil au centre des débats.

Le Grdr était en charge des activités en Mauritanie et en France. Des recommandations spécifiques à chacun des 2 pays, sont accessibles en cliquant sur les liens précédents ou en vous rendant sur notre site internet.

Jonathan Stebig :

“En ce qui concerne l’impact du projet “Opportunities” auprès des individus et de l’opinion publique, je soulignerai deux principaux aspects.

Les personnes en migration, les minorités, les immigrés, sont trop souvent présentés comme des individus passifs, vulnérables, qui subiraient les événements de leurs propres vies et qui seraient en quelque sorte ballottés par l’Histoire. Notre travail vise à démontrer l’inverse : nous avons affaire à des personnes qui ont un « projet migratoire », développent des stratégies et des tactiques, prennent des décisions et construisent leur parcours en saisissant des “opportunités”. Ils ne sont pas juste des variables des événements géopolitiques, des guerres, de l’Histoire qui se fait, mais ils contribuent à l’écrire, à la modifier, avec leurs ressources, leur inventivité et leurs capacités d’action. Autrement dit, des hommes et des femmes qui sont des acteurs, à rebours d’une vision misérabiliste, subie, de la migration. Cet angle de vue apporte un autre

éclairage au sein du débat public et permet aux personnes concernées, à travers le recueil de leurs récits, de retrouver de la dignité et de la confiance dans leurs choix.

Ensuite, nous souhaitons aussi mettre en avant des vies “ordinaires”, des trajectoires « normales », alors que le débat public sur les migrations, traduit une polarisation extrême de la situation.

Les immigrés, migrants, minorités visibles, enfants de familles immigrées, sont tour à tour, présentés comme “responsables de la dégradation des quartiers”, délinquants voire terroristes potentiels, à l’initiative d’émeutes urbaines, en situation de décrochage scolaire, “communautaristes” refusant les valeurs républicaines, etc. Ou bien à l’inverse, des modèles d’exception sont mis en valeur (le « syndrome Mbappé », le « chef d’entreprise », le rappeur), témoins d’une trajectoire et d’une intégration réussies.

Les personnes de la diversité (7,5 millions d’immigrés !) ne pourraient ainsi s’identifier qu’à travers ces deux polarités. Nous manquons dans les représentations médiatiques, de figures ordinaires, (les plus nombreuses et de loin), auxquelles les personnes pourraient réellement s’identifier. C’est ce qu’on essaye de permettre à travers notre travail autour des narratifs : montrer et valoriser la normalité et l’ordinaire dans la migration.”

Propos recueillis par Marie-José Bernardot, membre du Conseil d’administration

ODDyssée – Les migrations font bouger le monde !

Le programme ODDyssée est le programme phare du Grdr en matière d’Education à la Citoyenneté et à la Solidarité Internationale en France. Il est le fruit de plusieurs phases successives et se fixe pour objectif de déconstruire les idées reçues sur les migrations, à rebours des discours politico-médiatiques actuels. A travers des activités proposées aux associations de jeunes, au personnel enseignant, aux encadrants des centres sociaux, mais aussi aux élus locaux et au personnel des collectivités territoriales, il repositionne les personnes en migration comme des personnes qui contribuent, que ce soit dans leurs pays d’origine, de passage ou d’accueil, à atteindre les Objectifs de Développement Durable (ODD) fixés par l’Assemblée Générale des Nations Unies en 2015 dans le cadre de l’agenda 2030.



S'engager pour « penser » ses liens

Interview d'Aminata Fofana Goïta

Aminata Fofana Goïta est malienne. Elle a 56 ans et est originaire de Markala à 35 kilomètres de Ségou. Elle a fait des études de médecine au Mali, puis est venue rejoindre son mari en France en 1996. Son mari est sénégalais d'origine guinéenne et professeur de physique chimie. Ils ont émigré en France. Au début, il a fallu faire toutes les démarches pour avoir des papiers. C'était difficile car la région de Markala, contrairement à celle de Kayes, n'est pas une région d'émigration. Elle est retournée au Mali, mais elle n'y est restée qu'une petite année.

Faire face au déclassement

Revenue en France, malgré de nombreuses démarches et tentatives, elle n'a pas réussi à faire reconnaître son diplôme de médecin. Après avoir fait fonction d'interne, elle a préféré se tourner vers le métier d'infirmière à l'hôpital psychiatrique de la Queue-en-Brie où elle exerce toujours. Cela ne l'a pas empêchée de passer des diplômes universitaires par exemple en endocrinologie. Elle a trois grands enfants.

Payer sa dette en rendant l'éducation reçue

Parallèlement, son couple était sollicité par la communauté malienne pour des démarches administratives. Aminata a considéré qu'elle avait une dette envers la société de son pays d'origine du fait de l'éducation qu'elle avait reçue. En 2004, elle a créé, avec une amie française, infirmière elle aussi à la Queue-en-Brie, le « Collectif Fraternel Interculturel pour le Développement » (CFID) qui célèbre cette année ses vingt ans d'existence. L'histoire du CFID a débuté dans les locaux de l'école élémentaire Henri Barbusse d'Alfortville, où l'association a démarré ses premières actions: démarches administratives pour les Maliens vivant en France, intercession entre les familles et l'école, aide aux devoirs... Les accueils café organisés lors des remises de bulletins scolaires et les permanences administratives sont devenus des moments de rencontres et de dialogues entre habitants. Ces initiatives ont favorisé des échanges interculturels riches et constructifs, jetant ainsi les bases d'un collectif où chacun trouve sa place et participe à la construction de liens communautaires solides.

S'engager concrètement pour le pays d'origine

Après quelques années de réflexion, le CFID a élargi son champ d'action à l'international. Lors d'un voyage à Markala, au Mali, deux membres du collectif, les deux amies, ont constaté une difficulté majeure d'accès aux soins liée au manque de professionnels paramédicaux. Cette prise de conscience a inspiré en 2011 la création de l'Institut de Formation en Soins Infirmiers (IFSI) de Markala. Ce projet, fruit d'un engagement profond, a permis de former plus de 340 infirmiers diplômés et d'ouvrir 15 centres de santé communautaire dans lesquels travaillent des infirmiers et des stagiaires et qui sont gérés par les villages. Les besoins en soins de santé primaires sont très importants pour réduire la mortalité due au paludisme et aux maladies diarrhéiques. Aminata explique par exemple qu'une femme a accouché douze fois et qu'il ne lui reste que quatre enfants.



De l'engagement individuel à une création collective

Les études durent trois ans et cette année, la promotion est de quarante élèves. Des dons réguliers de médicaments et de matériel pédagogique complètent cette action, transformant durablement l'accès aux soins dans cette région. De plus, Aminata a réussi à impliquer les médecins maliens qui ont pris le projet en main en assurant des cours. Une bibliothèque a été créée. Pendant le COVID, ses enfants, avec d'autres étudiants, ont eu l'idée de faire un projet d'atelier informatique pour l'école d'infirmiers et sont allés apporter le matériel à Markala. Aminata y retourne chaque année au moment de la rentrée de l'école pendant ses congés.

Si le CFID rayonne à l'international, ses actions locales restent au cœur de son identité. L'association anime plusieurs initiatives accessibles à tous, notamment les ateliers de couture. Ces espaces ne se limitent pas à l'apprentissage technique, mais offrent des moments de partage et de créativité. Les participants, qu'ils soient débutants ou expérimentés, apprennent à confectionner des vêtements et des accessoires tout en renforçant leur confiance en eux. À travers l'«upcycling», le CFID recycle et redonne vie à des matériaux comme les kakémonos publicitaires, sensibilisant ainsi à l'écologie et favorisant la création d'objets uniques.

Tisser des liens pour réparer le tissu déchiré du monde

Depuis 20 ans, le CFID transforme des vies à travers des actions locales et internationales. L'association invite chacun à rejoindre cette aventure collective en partageant ses compétences, en participant aux ateliers ou en soutenant financièrement les projets. Avec le CFID, chaque geste compte pour construire un avenir plus solidaire et inclusif.

Le sens de son parcours

La création de cette association est une fierté pour Aminata, « parce que l'émigration, contrairement à ce que les gens pensent, c'est une déchirure profonde, on quitte son pays, qui nous a formé, on a une dette morale envers notre lieu de naissance ; on a eu la chance d'aller à l'école ». La création de l'école d'infirmières soulage Aminata, « c'est un pansement pour la blessure de l'émigration. C'est une déchirure et en même temps une richesse ».

Par Elisabeth Muller, membre du Conseil d'administration



Récits de parcours de migration en France et en Mauritanie

Dans le cadre du projet européen “Opportunities” (2021-2025), le Grdr a mené auprès de personnes immigrées trente entretiens (15 en France, 15 en Mauritanie) sur leur parcours de migration. Ces entretiens ont permis de dresser le portrait de femmes et d’hommes qui évoquent leur parcours migratoire, les motifs de départ du pays d’origine, les spécificités de la trajectoire migratoire jusqu’à l’arrivée et l’installation en France ou en Mauritanie, leur intégration dans le pays d’accueil. En voici quelques exemples.

En France

Moussa Macalou (74 ans) est originaire de Kayes au Mali. Il est venu en France à l’âge de 31 ans pour « chercher de meilleures conditions de travail. Moi et ma famille, on a fait un choix, il y a certains qui partaient pour travailler et envoyer de l’argent, et d’autres qui restaient pour prendre soin de la famille ». A son arrivée en France, et grâce à un ami de son grand-frère, il a été hébergé dans un foyer de travailleurs, le foyer Bara à Montreuil. « Là-bas il y avait beaucoup de Maliens, raconte-t-il, c’était comme chez moi, j’entendais ma langue partout. Je parlais même avec des inconnus. Les personnes étaient très généreuses. Plusieurs fois j’avais faim et on me donnait à manger. C’était aussi du soutien moral ». Après un premier emploi dans la restauration, le patron d’une entreprise de nettoyage a voulu l’embaucher en CDI mais étant en situation irrégulière, cela n’a pas pu se faire. « Un jour, j’ai enfin trouvé un autre travail dans la restauration, cette fois on m’a dit que si j’avais un contrat on pourrait me faire les papiers ». Après l’obtention d’une carte de séjour, il a néanmoins renoncé à faire venir en France sa femme et ses enfants. « J’ai pris la décision d’avoir une vie entre la France et le Mali ». Aujourd’hui à la retraite, il dit vouloir rentrer définitivement au Mali « pour rester tranquille avec ma famille et mes camarades d’enfance. Si on n’a plus besoin de travailler, c’est mieux de vieillir au Mali qu’en France ».



Paul Fogou (65 ans) est originaire d'une petite ville du Cameroun. « Quand j'avais 24 ans, je travaillais avec un commerçant qui voyageait beaucoup. C'est lui qui m'a proposé d'aller en France. Grâce à ce monsieur, j'ai fait mon passeport et je suis venu en France ». Après son arrivée en France, Paul Fogou a logé dans un foyer de jeunes travailleurs à Cachan et a obtenu une carte de séjour. Il a trouvé un travail de gardiennage à la Tour Montparnasse. Sur les conseils d'amis, il s'est inscrit à des cours du soir au CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers). Il a suivi une formation en hygiène et sécurité et à la fin de l'année il a obtenu son diplôme. « Après la formation, j'ai commencé à travailler dans une société avec laquelle j'ai voyagé partout en France. Je faisais le contrôle de sécurité dans la construction de bâtiments. C'était un travail passionnant mais avec tous ces déplacements on n'avait pas une vie familiale. Quand j'ai rencontré ma femme, qui venait d'un petit village en France, j'ai dû trouver un travail stable à Paris, je voulais construire une famille (...) J'ai subi plusieurs discriminations dans le travail. Je savais que je n'allais pas avoir de promotion. Je voyais des Français arriver et monter de poste et ça n'arrivait jamais à moi (...). C'est injuste, mais je préférais prendre soin de moi. Je préférais ne pas m'en préoccuper ».

Marie-Clémentine Diangana (70 ans), originaire de la République Démocratique du Congo, vit en France depuis 28 ans. « J'étais heureuse dans mon pays, j'avais un bon travail et ma famille. Par contre, moi et mon mari, nous faisons partie d'un parti politique qui luttait contre la dictature. Malheureusement en 1994, le gouvernement a réussi à arrêter notre leader politique et il s'est mis à la recherche de tous les membres de la résistance ». Son mari qui « combattait le gouvernement dans une autre région » a alors demandé à un ami de la mettre en sécurité avec sa fille. Cet ami les a emmenées à Paris, où elles ne connaissaient personne et les a laissées dans un hôtel. « Au début il venait nous ramener à manger. Après quelques jours il a disparu, nous ne pouvions pas payer l'hôtel et nous sommes restées dans la rue.



Il m'a dit qu'il connaissait une association qui pouvait m'aider. Comme j'étais secrétaire dans mon pays, j'ai commencé à faire du secrétariat là-bas (...). Ils m'ont accueilli et m'ont accompagné (...). C'est à l'association que j'ai commencé mon processus d'intégration. Ils m'ont aidé à faire la demande d'asile (...). Avec ce nouveau statut, j'ai pu suivre une formation. Je me suis rendue compte que je devais avancer, je voulais aussi changer de métier (...) J'ai choisi une formation d'agente d'accompagnement auprès de personnes âgées. J'ai travaillé dans ce domaine pendant 16 ans, jusqu'au jour de ma retraite».

En Mauritanie

M.D. (47 ans) est malien. Il a quitté le Mali à l'âge de 30 ans. Il raconte: «Je venais de terminer mes études, et dans le quartier tu vois tes amis avancer et, forcément, tu auras aussi envie de voyager. Voilà les raisons qui m'ont poussé à aller en aventure. Mon voyage s'est très bien passé, je suis passé par le Sénégal, étant donné qu'il n'y a pas de visa entre le Sénégal, le Mali et la Mauritanie, je n'ai pas eu trop de soucis on a juste besoin de la carte d'identité (...). Mon installation s'est très bien passée, étant donné que les pays sont frontaliers, il y a beaucoup de maliens ici (...)

l'intégration a été facile. En arrivant ici, je n'étais pas en contact avec quelqu'un, je suis descendu directement dans le foyer des Maliens, je me suis dirigé vers l'ambassade du Mali pour me faire enregistrer, ensuite on m'a orienté vers les associations maliennes. J'habite à Nouakchott, je travaille dans beaucoup de choses, dans le poisson. Personnellement je ne me plains pas, je me débrouille bien, je peux me prendre moi et ma famille en charge, envoyer un peu d'argent, j'ai des parents pauvres, il faut quitter son pays pour les aider».



T.P. (38 ans) est originaire du Togo. Elle est arrivée en Mauritanie en 2017. Elle a quitté son pays pour des raisons économiques. Elle ne connaissait personne en Mauritanie. «J'ai passé 3 jours à la gare de Nouakchott avant de rencontrer un Ivoirien. Il m'a amené chez lui à la maison. Il m'a gardé chez lui pendant 3 mois. A l'issue de cela, j'ai commencé à trouver d'autres endroits où dormir, jusqu'au jour où j'ai rencontré un compatriote qui m'a parlé de notre association de Maliens. C'est à partir de là que je suis allé vivre avec le secrétaire général de la Communauté(...) Aujourd'hui je cumule 3 emplois, je sors à 7h du matin et je finis à 22h30. Mais étant donné que tu t'es fixée un objectif ou un but à obtenir dans ta vie, on s'accroche donc à ça, malgré les difficultés».

D. C. (39 ans) vient lui aussi du Togo, qu'il a quitté en 2017 avec l'espoir de trouver une vie meilleure. Titulaire d'une licence en Lettres et Sciences humaines et après une formation en Communication, il a eu, dit-il, « beaucoup de difficultés à trouver un travail bien rémunéré » qui lui permette de subvenir aux besoins de sa famille (il est marié et père d'un enfant). Il est parti en Mauritanie sur les conseils d'un ami résidant sur place. Son intégration en Mauritanie s'est bien passée, il a été bien accueilli et travaille dans l'enseignement. Il conclut ainsi son entretien: « Pour moi, migrer c'est aller chercher un mieux-être au-delà de ton pays. Si je le trouvais dans mon pays, je ne penserais pas à le quitter.

La migration, je pense que tout être humain a le droit de migrer là où il peut se sentir à l'aise. Pour moi, la planète Terre appartient à tous les êtres humains (...). Aujourd'hui, quand on parle de la migration, c'est compliqué. Et c'est pour cela d'ailleurs que vous verrez des gens traverser la mer, pour vouloir accéder à l'Occident. En réalité ces gens savent les dangers qu'ils courent. Le danger est énorme, même jusqu'à 90 % de risque de perdre la vie. Mais ce qui les chasse de chez eux est plus grand que ce qui les attend en mer. Ils n'ont pas le choix. Si les décideurs de ce monde laissent les gens migrer tranquillement, sans beaucoup de protocoles, je crois que la vie sera meilleure ».

Par Cécile de Rouville, adhérente du Grdr

Impressions d'un réalisateur

Avec Camille Saiseau réalisateur de "Sankofas"

Camille Saiseau est journaliste reporter d'images et travaille notamment pour France 3 régions. Il a réalisé avec le Grdr et le projet « Opportunities » un documentaire qui donne la parole à des migrants et leur donne l'occasion de témoigner de leur expérience de la migration, aussi bien vers la France que vers la Mauritanie.

« J'avais depuis longtemps le désir de faire un documentaire notamment sur la question de l'immigration qui me préoccupe beaucoup et l'occasion s'est présentée avec ce projet qui était de faire une œuvre artistique ».

Comment avez-vous conçu le film ?

« Le projet de base, c'est vraiment une démarche scientifique, portée par les équipes du Grdr pour comprendre les parcours migratoires, ce qui pousse à partir, à passer par là, à aller à tel endroit, à y rester, à le quitter, à étudier les mécanismes de solidarités sur le chemin ou à l'arrivée... Pour cela, elles ont échangé avec des personnes qui y ont vécu l'expérience de la migration, pour les faire témoigner de ces parcours.

Et moi, je me suis greffé sur leur travail. Je ne voulais pas faire quelque chose à part. l'idée c'était d'être en accompagnement des équipes qui faisaient les entretiens, de les filmer et de voir s'il y avait matière à faire un film. Je devais surtout veiller à ne pas parasiter le travail scientifique. De façon plus concrète, il y a eu plusieurs vagues d'entretiens, il y en a eu une première en Mauritanie où nous avons fait environ quinze entretiens et ensuite à Paris où nous avons réalisé une dizaine d'entretiens. C'est ce matériau-là qui m'a permis ensuite de réaliser ce documentaire.



Comment avez-vous structuré votre documentaire ?

La structure a été vraiment calquée sur les entretiens que le Grdr avait mis en place. Cela a facilité mon travail. En effet, vingt-cinq entretiens de quasiment une heure, c'est une masse extrêmement lourde à «dérusher» et le fait que tous les entretiens étaient faits sur la même grille de questions posées aux personnes, me permettait d'avoir des thématiques qui revenaient à chaque fois et de pouvoir piocher les réponses sur les différents thèmes. Et en fait, en travaillant avec le Grdr pour savoir comment on allait structurer tout cela, il s'est avéré que ces problématiques qui revenaient étaient le meilleur moyen de faire un film cohérent. Ensuite, le film c'est une succession de témoignages, il n'y a pas de voix off. Ce sont vraiment les témoignages des personnes qui ont vécu cette expérience de la migration qui font la progression du film.

Qu'avez-vous voulu montrer ?

Mon objectif principal était de laisser la voix aux personnes interrogées, qu'elles ne soient pas recouvertes par des voix off ou d'autres artifices, de me mettre à l'écart et de leur laisser le plus possible d'espace. L'objectif qui m'a tenu à cœur était de montrer que les personnes qu'on interrogeait étaient des êtres humains avant d'être des «migrants», qu'ils avaient des peurs, des désirs et des rêves semblables à ceux de n'importe qui. Sauf que nous en Europe, on a la possibilité de vivre nos rêves, on est en sécurité économique. La plupart d'entre eux, sont dans des endroits où cela n'est pas assuré. Ils rêvent d'une vie meilleure, de choses que n'importe qui peut avoir et je voulais vraiment qu'ils le disent et que l'on puisse créer une connivence. De dire que n'importe qui peut ressentir ces mêmes choses et que l'on a cette proximité. Ce n'est pas parce que ce sont pour la plupart des gens originaires d'Afrique qu'ils ont une forme de pensée différente de nous. Ils ont les mêmes désirs, les mêmes envies et les mêmes angoisses aussi. Dans les médias on a des images d'eux dans des moments difficiles, sur des bateaux en train d'échouer, à côté de tentes proches du canal Saint-Martin, presque en caméra cachée... J'avais vraiment envie de sortir de cette essentialisation et de montrer que ce sont des gens comme tout le monde, qui pourraient être des parents et des amis, et que l'on partageait beaucoup plus que ce qu'on croit et que ce qui nous est montré. C'était mon souci principal.

Quel est le témoignage qui vous a le plus marqué ?

Il y a un témoignage à Paris qui m'a beaucoup marqué c'est celui d'Alima. C'est une jeune femme qui a un peu plus de trente ans. Elle nous raconte comment elle est arrivée en France à l'âge de seize, dix-sept ans après avoir été mariée de force à quatorze ans au Mali et comment toute seule elle a réussi à s'échapper pour faire tout le voyage jusqu'en France. Elle a vécu des moments extrêmement difficiles, elle a vécu dans la rue et ensuite grâce aux associations, dont le Grdr, elle a pu retrouver une vie et se reconstruire à Paris. Elle a vraiment une force, une résilience que j'ai rarement vues avec plein d'espoir et une sorte d'énergie folle. Elle m'a beaucoup marqué.



Plus généralement, que vous a apporté ce film ?

Sur la question de la migration j'étais quand même déjà un peu initié, c'est une thématique qui m'intéresse beaucoup et pour laquelle j'ai pas mal d'intérêt. En revanche, j'ai ressenti beaucoup de gratitude envers les gens qu'on a interviewés parce qu'ils et elles nous livraient vraiment sans fard et sans crainte leurs récits les plus intimes, des récits de vie qui ne sont pas faciles. Bien sûr c'est enrichissant de travailler sur cette thématique et pouvoir être le relai des gens qu'on a interviewés, il y a une certaine fierté. J'ai l'impression d'avoir apporté ma pierre à l'édifice d'un travail collectif pour que cette question des migrations soit vue. Je n'ai pas beaucoup d'espoir que cela change quelque chose, mais en tout cas, rien que le fait de recueillir la parole de ces personnes et de pouvoir la montrer, c'est une victoire pour moi et j'en suis assez fier. Le plus important est que ces témoignages que nous ont confiés les personnes interviewées soient diffusés.

Propos recueillis par Elisabeth Muller, membre du Conseil d'administration



SANKOFAS – de Camille Saiseau

Dans la culture Akan d’Afrique de l’Ouest, le Sankofa est un oiseau qui avance en gardant la tête tournée en arrière. Il incarne l’importance de regarder le passé afin d’en tirer des enseignements pour aller de l’avant. Il souligne l’importance de la mémoire, de l’histoire et des traditions pour façonner l’avenir.

Produit par le Grdr dans le cadre du projet Opportunities, ce documentaire de Camille Saiseau donne la parole à des personnes ayant vécu une expérience migratoire qui nous expliquent ce qui les a poussées à partir, le trajet, les choix qu’il a fallu faire, l’intégration, les solidarités qu’elles ont croisées...

Ce documentaire qui vient d’être diffusé pour la 1ere fois lors de l’événement de clôture du programme Opportunities, fera l’objet d’animations spécifiques et de diffusions-débats dont les dates seront communiquées ultérieurement. [Voici la bande-annonce.](#)

Nos ressources pour raconter les migrations autrement

[La diaspora, l'autre visage de la Tunisie](#)



Réalisé par Barbara Arsenault et produit par le Grdr, ce documentaire de 30 minutes revient sur 60 ans de mobilisations de la diaspora tunisienne en France. De la lutte pour les droits des travailleurs immigrés en France, en passant par la résistance aux régimes autocratiques en Tunisie puis à la Révolution de 2011 et enfin à la mobilisation pour lutter contre la pandémie, cette diaspora a fait preuve d'un engagement fort, à la fois sur son terrain d'accueil et dans son pays d'origine. Dans le cadre du même

projet « Gestion Locale des Migrations », une frise historique et des profils migratoires ont été produits par le Grdr et [sont tous disponibles en cliquant ici](#).

[Bande dessinée: Articulation des temps de vie pour les femmes en situation de précarité](#)



En France, un groupe de 12 femmes migrantes « engagées » s'est réuni pendant plus d'une année pour partager leurs expériences de mères immigrées. Le Grdr leur a donné la parole afin de mieux comprendre comment leurs différents temps de vie (parentalité, travail, etc.) s'articulent sur la base de critères liés à l'identité, l'emploi, et l'égalité femme/homme. [Ces planches](#) visent, à travers le récit des trajectoires de ces 12 mères immigrées et engagées, à faire ressortir des enjeux et des défis communs rencontrés au cours de leurs vies, à mettre en lumière leurs aspirations individuelles et collectives et à partager leurs recommandations pour améliorer l'équilibre vie privée/vie professionnelle.

Mallette à outils [« Les migrations font bouger le monde »](#)

Réalisé dans le cadre du projet ODDyssée, cette mallette numérique met à la disposition de tous des animations et des ressources pour mettre en évidence l'apport des migrations et leur contribution au développement des territoires.

[Etat des lieux et mutation de la diaspora guinéenne de France \(2020\)](#)



Relativement méconnue, la diaspora guinéenne en France est en pleine évolution. En 2017, l'INSEE recensait un potentiel diasporique de plus de 85 000 individus. Volontaires pour le développement de leur pays d'origine, les guinéens de France seraient fondateurs d'environ 900 associations de Guinéens en France, confirmant ainsi un dynamisme indéniable. Cette étude est également adossée aux [grandes étapes constitutives de la diaspora guinéenne en France, de l'indépendance à nos jours](#).

L'actualité du Grdr vue par son Président

Le monde est de plus en plus ouvert à la finance, aux réseaux sociaux, aux puissants. Il se referme à la circulation des personnes, en particulier des personnes pauvres ou menacées. Les défenseurs de la liberté et de la démocratie sont menacés. Le Grdr ne lâche rien, il est présent sur de nombreux fronts, comme en témoignent les exemples suivants.

La seconde « Assemblée plénière » du Programme concerté pluri-acteurs (PCPA) (chaque mot compte) « Graine de citoyenneté » s'est tenue à Nouakchott fin novembre 2024. Doté en phase 1 d'un budget significatif (environ 5 M€ d'origines AFD, UE, CCFD, Secours catholique et Région Centre), c'est un programme très innovant, ciblé sur la jeunesse, qui porte sur 6 régions, avec 4 nouvelles régions en vue, donc un programme presque national. Cela change sensiblement le « territoire » d'action du Grdr, en partenariat avec des co-opérateurs mauritaniens (Assaba et Hodh el Chargui) ou espagnol (Nouadhibou). Le Grdr gère pleinement Guidimakha, Gorgol et Nouakchott, et un noyau fédérateur « double-espace » ouvert aux partenaires du Grdr en France engagés sur la jeunesse. La relation avec les autorités est bien établie.

Les financements sont accordés aux associations locales via des appels à projets, avec deux guichets pour des petits (<3000 €) ou moyens (<15.000€) projets. Les thématiques sont les suivantes : "Autonomisation et promotion des droits des femmes – Engagement des jeunes en faveur de la préservation de l'environnement – Expression des jeunes (sociale, citoyenne et culturelle) – Insertion économique et professionnelle des jeunes (5 dont 3 en arabe) – Renforcement des capacités des associations de jeunes". Le programme comprend également – et c'est important – différents dispositifs d'accompagnement et de formation, y compris une certification au métier d'animateur social, appuyée par une équipe spécialisée venue de Nantes.

Le Grdr a joué un rôle clef dans l'organisation d'un Forum "Jeunesses et diaspora, le défi de l'insertion des jeunes Tunisiens d'ici et de là-bas" le 16 novembre 2024 à Paris. Ce Forum, premier du nom, fut un moment de rencontre très riche : à la fois par sa taille (plus de 100 participants), par son organisation (partenariat avec le Réseau EuroMed France, le FORIM, Solidarité Laïque Méditerranée, l'équipe de l'Institut français de Tunis, et les partenaires en Tunisie (ADES, Scouts de Hay Habib-Sfax et d'Innocence). Il s'est terminé par la diffusion du Film « La diaspora, l'autre visage de la Tunisie » qui se révèle un formidable outil de mémoire pour lancer les débats sur l'engagement, ici et là-bas, à travers l'apprentissage du dialogue intergénérationnel si utile au sein de la diaspora et plus globalement du « double-espace » des migrations. Ce fut d'ailleurs l'occasion de souffler la cinquantième bougie de la Fédération des Tunisiens pour une Citoyenneté des deux rives !

Le 11 décembre, les autorités du Guidimakha (Mauritanie) ont organisé une cérémonie de remise des plans de développement communal (PDC) à 18 des 22 communes de la région, élaborés avec l'appui du Programme DECLIC auquel a activement participé le Grdr. Ces plans expriment les visions stratégiques des communes pour les cinq prochaines années et priorisent les actions correspondant aux besoins des populations.

Le Grdr a participé aux 30 ans de Coordination Sud, avec un message enregistré du Président français E. Macron soulignant la progression de l'APD française: c'était juste avant le vote du budget 2025 qui prévoit, au stade actuel, des coupes de 30% du budget.... Le Grdr participe aux manifestations prévues pour sensibiliser les députés.

Et, en style plus télégraphique : l'équipe France du Grdr s'est consolidée fin 2024, notamment avec l'arrivée de trois coordinatrices en Normandie, Ile-de-France et Hauts-de-France – la dynamique d'implication des jeunes dans la gouvernance du Grdr est bien enclenchée – Le processus de préparation du nouveau Cadre Stratégique d'Intervention du Grdr pour 2025-2030 est en pleine progression, avec un temps fort prévu en février lors d'une inter-équipes et CA qui aura lieu au Sénégal. Les équipes sont engagées, dans les territoires de base comme au niveau des pôles (France, Sahel, Littoral et Maghreb), du Conseil d'administration et de la Direction générale. Des adhérents qui contribuent également.

grdr
Migration - Citoyenneté - Développement